

Direct Montpellier Plus - 28 octobre 2011



CHRONIQUE

LINDA ET STEFANIA



Nous ne sommes pas peu fiers, dans l'équipe du festival, d'accueillir cette année à Montpellier deux très belles personnes

venues d'Italie. Stefania Sandrelli bien sûr, actrice dont la carrière hors du commun zèbre de toutes parts notre mémoire cinéphilique et notre mémoire... amoureuse. Elle accompagne son premier film de réalisatrice, *Christine, Cristina* et a accepté de présenter aujourd'hui une projection (copie restaurée) du film de Bernardo Bertolucci, *Le Conformiste*.

Inconnue du grand public en France, Maria Linda Germi est la fille du grand cinéaste Pietro Germi dont nous rappelons cette année, avec une solide rétrospective, la place importante qu'il tient dans l'histoire du cinéma transalpin. Ethnomusicologue et universitaire, elle aime et sait entretenir sa mémoire et la valeur patrimoniale de cette œuvre forte et attachante. Œuvre dans laquelle Stefania Sandrelli fut, en quelque sorte, l'une des plus jeunes et plus douées des élèves, et à laquelle elle doit ses premiers rôles importants. Deux témoins magnifiques et qui participeront ensemble à une rencontre avec le public. Un des moments rares de notre 33e édition. *

Jean-François Bourgeot

✓ Aujourd'hui, à 17 h, au Corum (Joffre 1) rencontre publique avec Maria Linda Germi et Stefania Sandrelli. Gratuit.

✓ Ce soir, après la cérémonie du palmarès, clôture du 33e Festival Cinémed avec la projection, à 19 h 30, au Corum (salle Berlioz) de "Il était une fois en Amérique". Copie restaurée du chef-d'œuvre de Sergio Leone (1984, 3 h 49 mn). Avec Robert De Niro, James Wood, Elisabeth McGovern, Treat Williams, Tuesday Weld, Burt Young, Joe Pesci, Danny Aiello.

PALMARÈS AU CORUM, DEMAIN (18 H)

LES JEUX SONT OUVERTS POUR L'ANTIGONE D'OR

Douze films pour un trophée. Après neuf jours de compétition, c'est demain que le jury dévoilera le nom du lauréat pour l'Antigone d'Or (1). Une récompense qui pourrait revenir au premier film de Mohamed Diab, *Les femmes du bus 678*, qui a captivé public et critiques en s'attaquant au harcèlement sexuel fait aux femmes du Caire. *La Sombra del Sol* de David Blanco, a su, à travers les déambulations de deux marginaux dans Barcelone, insuffler une note de légèreté, en évitant l'éueil du misérabilisme. Même dynamique dans *Man without a cell phone* de Sameh Zoabi, dans lequel le héros, arabe israélien, s'attache davantage à trouver une petite copine qu'à résoudre des questions géopolitiques.

Dans des genres totalement opposés, l'insularité a inspiré deux réalisateurs en compétition : Emanuele Crialesi, avec superbe et cruauté dans *Terraferma*, mais aussi Kamen Kalev avec mannequin et clichés dans *The Island*. En demi-teinte, certains films ne parviennent pas à prendre le large :



Le jury a-t-il été sensible aux "Femmes du bus 678", de Mohamed Diab ?

Salt White de Ketji Machariavani, pâtit d'un manque de rythme évident alors que *Beau Rivage* de Julien Donada, s'égare dans un délire hypnotique qui laisse le spectateur à quai. Perplexité pour *Le Jardin d'Hannah* d'Hadar Friedlich, une critique des kibboutz traitée avec acuité, mais dont le temps immensément long aurait davantage intéressé Braudel que les spectateurs du Cinémed. En revanche, bonne surprise pour l'acérbe *Monster's Dinner* (lire ci-dessous), de Ramin Matin et le sombre *The Enemy*, de Dejan Zecevic, qui faisaient

figure d'outsiders à l'ouverture des festivités. Bref, cette sélection qui ne manque pas de sel suscite déjà des pronostics aussi divers que variés. Dans les salles du Corum, le public ne reste jamais de marbre : qu'il boude ou ovationne un film, le débat est engagé.

Et c'est justement ce qui fait la force de ce cinéma méditerranéen, pluriel et coloré. * **Géraldine Pigault**

✓ (1) Le jury est composé de Christine Boisson, Michel Ciment, Ferrante Ferranti, Karim Gammal El-Dine et Jean-Paul Montanari.

THE MONSTER'S DINNER UN DÎNER POISON

Avec **100 000 €** de budget, Ramin Matin a réalisé *The Monster's Dinner*, un long-métrage sardonique et brillant. Les spectateurs s'esclaffent ou sortent de la salle, pris de court par ce dîner de monstres dont le synopsis lapidaire en dit moins long que son titre.

Un couple, J et M, reçoit un autre couple, K et D, pour ripailler. Pas d'autre information distillée si ce n'est que les personnages, assortis à l'appartement aux lumières tamisées et fenêtres pare-balles, semblent accoutrés pour une veillée funéraire. Au menu de ces agapes, rien d'extraordinaire, à l'exception du dessert : un garçonnet tenu en



Un film qui laisse bouche bée...

laisse, déposé dans la cuisine avant d'être servi à la fin de la soirée. La plupart du temps, le spectateur reste bouche bée devant la singularité des convives puisque ces fins gourmets pimentent leur boisson de gouttes de sang, assaisonnent les hors-d'œuvre de salves racistes tout en observant que l'art est une tare. Surréaliste? Pas nécessairement car cette dystopie force à peine le trait de composantes bien inhérentes à la société d'aujourd'hui.

L'égoïsme évident des quatre fantastiques éclabousse l'écran, mais rien d'improbable dans cette comédie noire, qui vise juste dans la suggestion. En ce sens, les ambiances sonores ont une dimension narrative incroyable, puisque délibérément narcissiques, les personnages n'ont que faire des grondements à l'extérieur, pas plus que des cris des voisins qui se font descendre. Huis clos dissonant servi par une photographie ciselée, ce dîner au poison est digne d'un chef étoilé. * **G.P.**

LEURS AVIS

Deux spectatrices assidues, qui ont vu tous les films de la compétition, nous donnent leurs pronostics.



Annie Bozzola : « Mon favori, c'est *Terraferma* ! Peut-être parce que je suis sensible

au cinéma italien, de par mes origines, mais surtout parce que cette histoire m'a beaucoup touchée. La rencontre improbable entre deux femmes que tout oppose est superbement mise en scène : alors que l'une est en fuite, l'autre est enfermée dans cette île depuis toujours. J'ai apprécié cette nécessité de survie qui les réunit ».



Catherine Blin : « Je soutiens *The Monster's Dinner*, pour son originalité.

C'est réellement un film coup de poing dont le message est clair : si on n'y prend pas garde, l'être humain peut devenir un monstre. Le réalisateur fait sauter tous les tabous et montre que l'être humain peut, à tout moment, muter. J'ai adoré ».

MICHEL CIMENT, PRÉSIDENT DU JURY

« IL Y A PEU DE FESTIVALS ÉQUIVALENTS À CINÉMED »

Spécialiste de la civilisation américaine, Michel Ciment est le directeur de publication de la revue *Positif*. Membre du jury, il apprécie l'authenticité du festival montpellierain.



Michel Ciment: « Je défends le Cinémed car il fait redécouvrir le passé et parce qu'il met en lumière de nouveaux talents ».

DirectMontpellierPlus: Deux ans après votre venue au Cinémed, vous êtes de retour en tant que président du jury. C'est un festival qui vous tient à cœur ?

Michel Ciment: Oui, dans le sens où j'aime les festivals qui ont une image, une personnalité et une cohérence. Le Cinémed possède tout cela, les programmes sont très équilibrés, avec de superbes rétrospectives, telle celle consacrée à Pietro Germi. Il y a peu de festivals équivalents à celui-ci.

Je suis très honoré de faire partie du jury, d'autant plus que je suis pour les compétitions: cela permet de distinguer des films et de les faire connaître au grand public. Dans des festivals comme Toronto par exemple, la compétition est inexistante et ce sont de grosses productions qui sont mises en avant, à renfort de cocktails et soirées de promotion. C'est pour ces raisons que je défends le Cinémed: afin de faire redécouvrir le passé et de mettre en lumière de nouveaux talents, c'est d'ailleurs le travail de ma revue *«Positif»*.

Que répondez-vous aux critiques qui qualifient le cinéma méditerranéen de genre mineur ?

On ne peut pas le qualifier ainsi quand il a donné des réalisateurs tels qu'Angelopoulos, Almodovar ou Manuel de Oliveira. D'autre part, la culture méditerranéenne est très présente dans le cinéma

français, qui est d'ailleurs très riche et varié: il est le seul d'Europe à être capable de placer plusieurs films à Cannes, Venise ou San Sebastian. Si l'on se penche sur son histoire, seul le cinéma américain peut le concurrencer.

Justement, contrairement à d'autres pays, le cinéma français semble bien peu critique quant au passé...

Il est certain que le cinéma américain et le cinéma italien analysent les déficiences et défaillance de leur nation: ce sont des pays relativement jeunes, prompts à interroger davantage leur identité. La France est plus ancienne et a tendance à considérer que ça va de soi, que tout se légitime naturellement. Et puis, il y a eu plus de mobilité sociale aux États-Unis: des cinéastes comme Capra ou Huston avaient souvent fait d'autres métiers avant et étaient peut-être plus conscients des problèmes sociaux. L'origine sociale des réalisateurs français était plus bourgeoise, mais actuellement, le déficit social du cinéma français est en train de se combler si l'on le compare à celui de la nouvelle vague.

Que l'on vous qualifie de gardien de la mémoire du cinéma français, ça vous flatte ?

À vrai dire, j'ai fait quinze livres et les deux tiers concernent surtout le cinéma américain. Je veux bien que l'on me qualifie ainsi, car je suis du côté de la mémoire. Celle-ci est indispensable pour com-

prendre son époque, l'activité culturelle commence avec la mémoire. Si l'on était moins dans le présent immédiat et davantage dans la réflexion sur le passé, les gens s'extasieraient moins devant des choses déjà vues.

Vous êtes vous déjà trompé sur un film ?

Pas très souvent pour être honnête, mais cela m'est arrivé. Je me souviens, alors que l'on tournait un documentaire sur mon parcours, avoir raconté être complètement passé à côté de *Playtime* de Tati, qui par la suite, m'a bouleversé. Aussi, je n'avais pas perçu tout de suite la dimension de Fassbinder, car il a produit beaucoup et s'est éteint très vite.

Quels sont les films du festival que vous recommanderiez ?

Je fais partie du jury, je ne vais pas parler des films en compétition. Je dirais simplement que nous sommes très partagés et que c'est au jury de la critique d'aller vers quelque chose d'original et au prix du public de récompenser un film au succès immédiat. Par contre, *Il était une fois en Anatolie*, que j'ai vu à Cannes, m'a particulièrement marqué: Nuri Bilge Ceylan est un très grand cinéaste.

Enfin, qu'est ce qu'un bon cinéma ?

Il est affaire de temps et laisse une empreinte durable. C'est par exemple un film dont on se souvient 70 ans après sa sortie. •

Recueillis par **Géraldine Pigault**



NUIT EN ENFER

GARE AUX VAMPIRE !



"La Comtesse aux seins nus" (1973).

Spectateurs, ouvrez l'œil et munissez-vous de gosses d'ail pour cette *Nuit en Enfer*. Pas d'Alex de la Iglesia ou de Dario Argento au Centre Rabelais cette année, mais un contingent de vampires méditerranéens.

Certes, peu présents dans les mondanités, ces êtres mythologiques sont pourtant des quasi-vétérans de l'épouvante. Ainsi, cinq films célébreront les dandys aux canines longues, de 20h jusqu'à l'aube. *Le Massacre des Vampires* (1962) de Roberto Maura ouvrira le bal tandis *Les Vampires* (1957) de Ricardo Freda, *La Comtesse aux seins nus* (1973) de Jess Franco, *Le Baron vampire* (1971) de Mario Bava et *Le frisson des Vampires* (1971) de Jean Rollin suivront, jusqu'à ce que mort s'en suive. Singulière et sanglante nuit en enfer ! •

✓ Cette nuit, de 20 h à l'aube, au centre Rabelais, 15 €.

Égypte

DEUX FILMS ET UN DÉBAT

Cinémed rend hommage à l'Égypte ce soir, à partir de 20 h au Corum (salle Einstein), à travers deux films: *Good Bye Moubarak!* de Katia Jarjoura (2011), et *L'Aquarium*, de Yousry Nasrallah (2008). Demain à 16 h, (Corum, Espace Joffre 1) une table-ronde consacrée à l'Égypte réunira plusieurs acteurs et réalisateurs comme Amr Waked, Ibrahim El-Batout, Karim Gamal El-Dine et Daniel Ziskind.